

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Josi MAGG

Glanes dans la vie quotidienne au
Collège de Saint-Maurice en
l'année scolaire 1898-1899 (VIII)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 295-299

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Glanes dans la vie quotidienne au Collège de Saint-Maurice en l'année scolaire 1898-1899

VIII*

Entre temps s'étaient écoulées la fête de Pâques avec les exercices spirituels de la retraite, puis la fête de Pentecôte, et surtout de longues semaines ininterrompues de cours, mais d'inégale valeur quant à la qualité de notre application et de nos progrès scolaires. Nous approchions lentement du terme de notre année d'études.

Comme moi, ma chère maman s'était accommodée depuis longtemps des bulletins mensuels et de leur instabilité, réservant son appréciation pour le certificat de fin d'études qui allait venir bientôt.

Au cours du printemps, je fus, un matin, pendant la classe, appelé chez le directeur du Collège. Dans ma subite angoisse, je n'arrivais pas à découvrir ce qui motivait cette convocation insolite. Aussi ma surprise ne pouvait-elle être plus complète : c'était mon père qui venait me trouver. Il n'avait pu m'annoncer son passage impromptu à Saint-Maurice, car il l'avait combiné au dernier moment avec un voyage d'affaires.

Les présentations faites, M. le Directeur l'invita à visiter l'établissement ; il lui fit parcourir les diverses salles et installations scolaires, puis il commenta avec abondance le développement historique de l'Abbaye, face aux vestiges nombreux qui s'en offraient çà et là à nos yeux émerveillés.

Mon père constata avec plaisir que sur bien des points, cette maison tenait un rang avantageux parmi les institutions similaires de notre pays et que le bâtiment du Collège, construit peu d'années auparavant, répondait manifestement aux exigences modernes, telles qu'on les concevait à la fin du siècle dernier. Il ne manqua pas de se rendre à l'église abbatiale et il éprouva une vive joie à admirer les précieux objets sacrés du Trésor. Mon père se déclara très satisfait

* Les *Glanes* précédentes ont paru dans les N^{os} 3-6 des *Echos* de cette année.

de tout ce qu'il avait vu et entendu. Puis il obtint que, libéré de toute obligation scolaire, il me fût permis de lui consacrer la journée entière. Quelle joie était la mienne ! Voici qu'un jour béni de congé se glissait dans ma vie monotone de pensionnaire, et j'étais assuré que cette journée serait pour moi une vraie fête !

Nous prîmes congé du directeur qui, souriant amicalement, referma la porte. Après avoir longé le haut mur qui enclôt le jardin du couvent, nous rejoignîmes l'étroite et, à vrai dire, unique rue pavée, orientée du nord au sud, qui traverse la petite ville de Saint-Maurice. En cheminant au milieu de la double rangée des maisons, généralement à deux étages, pressées les unes contre les autres, et qui paraissaient toutes construites en pierres sombres, mon père regardait avec attention ces façades foncées, aux portails jadis armoriés, aux fenêtres, aux corniches et aux toits uniformes et pauvres en ornements. Et il ne tarda à faire la remarque que cette cité grise lui rappelait les petites villes calmes des provinces du centre de la France, plus que les bourgs blancs et bourdonnant de Suisse alémanique...

Notre promenade se termina par la visite de l'église St-Sigismond, élevée sur un petit mamelon et entourée d'un cimetière. Elle présentait un intérieur si sombre qu'il était difficile de distinguer le tableau et les autres ornements du maître-autel ; celui-ci devait, d'ailleurs, disparaître peu après, pour permettre l'ouverture de cinq fenêtres dans l'abside.

Le repas de midi, qui me plut extrêmement — rien ne m'empêche de l'avouer ! —, nous le prîmes au buffet de la Gare, cependant qu'une bouteille de Johannisberg valaisan accentuait encore la délicatesse du menu.

Mon père, qui me paraissait avoir reçu de M. le Directeur des témoignages de satisfaction sur mon travail, m'exhorta plusieurs fois à continuer de bien m'appliquer car il espérait, disait-il, posséder en moi une force qui lui serait de plus en plus utile pour son entreprise. Ces perspectives trop lointaines ne me touchaient pas beaucoup et l'instant présent me semblait bien plus intéressant... J'arrachai mon père à ses spéculations sur l'avenir en lui demandant ce qu'il proposait de faire cet après-midi. « — Mais c'est à toi de le dire », répond-il en souriant. Me voilà embarrassé, car il m'eût fallu disposer d'un plus long délai de réflexion pour désigner — hormis l'Abbaye et le majestueux « Château des Gouverneurs », situé

dans le défilé où coule le Rhône, mais inaccessible aux visiteurs — quelque autre curiosité dans la petite ville de Saint-Maurice. Mais enfin, je trouvais tout de même deux buts de promenade qui me semblaient engageants, quoique d'aspect très différent.

Je proposai tout d'abord d'aller à la chapelle du Sex où l'on vénère particulièrement la Vierge. Ce sanctuaire est encastré et à demi caché dans la haute falaise qui se dresse à l'ouest, derrière l'Abbaye. On y monte par un sentier escarpé et pierreux, que poursuit, vers le sommet, un escalier aux marches taillées dans le roc. Je complétais mes indications en rapportant à mon père que des pèlerins du lieu ou des régions voisines escaladaient parfois sur les genoux, en esprit de pénitence, ces marches innombrables. Nous aurions volontiers entrepris tous deux cette ascension quelque peu pénible ; mais comme mon père devait prendre le train pour Genève, il ne voulait pas risquer de le manquer et craignait de disposer de trop peu de temps pour ce pèlerinage.

Un autre but s'offrait encore : aller voir une vraie merveille de la nature, probablement moins connue alors, située tout près de Saint-Maurice ; il ne fallait, semblait-il, pas beaucoup de temps pour y arriver et ce nous serait un agréable divertissement. Un assez grand nombre d'étudiants (dont j'étais) avaient parcouru, un jeudi après-midi, quelques semaines auparavant, les dédales riches en stalactites de la « Grotte aux Fées » et s'étaient avancés à la lumière de flambeaux dans des couloirs presque toujours assez bas, longs de plusieurs centaines de mètres, qui aboutissent enfin, tout au fond de la grotte, à une sorte de coupole d'où tombent dans un petit lac les eaux étincelantes et bleuâtres d'une cascade.

Sur cette description, mon père accéda volontiers à ma proposition de visiter ce monument de la nature. Sans perdre de temps, nous nous mîmes en route dans la direction du nord à travers la ville ; le chemin s'élevait ensuite au-dessus du Rhône, dont les eaux tourbillonnantes s'engouffrent dans l'étroit passage qu'il s'est creusé entre les rochers. Le sentier débouchait de la cuvette rocheuse et oppressante de Saint-Maurice, et, à mesure qu'il montait, la vue s'étendait sur un plus vaste paysage où le fleuve coulait à travers une plaine riante et fertile. Nous arrivâmes bientôt à l'entrée de la grotte : elle s'ouvrait dans la paroi de la montagne, sur une petite plate-forme d'accès facile, couverte de noisetiers.

Le gardien de la grotte, qui travaillait à un jardinet, nous mit en mains deux torches de poix, puis nous accompagna jusqu'à l'entrée de la grotte. Là, il alluma les deux longs flambeaux qui ne tardèrent pas à brûler gaîment et sans répandre d'excessive fumée. En même temps, il nous avertit que le couloir de la caverne conduisait directement au petit lac, n'offrait aucune difficulté et pouvait donc aisément être parcouru sans guide. Comme les souvenirs de ma visite de ces lieux étaient encore très vifs, il ne pouvait que nous être agréable d'entreprendre, sans tierce personne, ce voyage dans le royaume des ténèbres...

Prenant congé du gardien par une inclination de tête, nous nous enfonçâmes, en suivant le sentier indiqué, dans la sombre épaisseur du rocher. Je marchais le premier et illuminais de ma flamme dansante les noires parois de la caverne, aux formes chaotiques, pendant que mon père éclairait de sa torche le sol bosselé et pierreux, de sorte que nous progressions aisément. Silencieux, nous marchions l'un derrière l'autre, accompagnés de notre ombre grimaçante, qui montait et descendait, se projetait tantôt sur la voûte, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre des humides parois. Les cailloux crissaient sous nos semelles, tandis que l'éclat tremblotant de nos lumières révélait tour à tour une anfractuosité ou un rétrécissement de la galerie. Notre avance se poursuivait sans relâche et, d'après mon estimation, nous devons avoir franchi plus de la moitié du chemin...

Ce qui arriva alors, nous signifiant sans hésitation possible de rebrousser chemin, je ne me le rappelle plus dans le détail. Mais la chance qui, peu de temps auparavant, avait permis à un groupe d'étudiants et à moi d'atteindre sans encombre le petit lac, ne semblait malheureusement plus nous accompagner. Je sais seulement que la torche de mon père, tout près derrière moi, s'éteignit subitement et que la mienne, comme si elle voulait me prévenir d'un danger, perdit également son vif éclat et commença à rougeoyer faiblement. Cette panne inquiétante de nos indispensables flambeaux nous donna l'impression comme d'une trahison dont nous serions les victimes, d'un sort jeté par des esprits maléfiques... Aussi, malgré mon regret très vif que mon père demeurât privé, probablement à tout jamais, de la vision unique de ce petit lac scintillant dans sa vasque mystérieuse de calcaire, nous décidâmes en un clin d'œil de ne pas poursuivre notre exploration,

mais de retourner aussitôt sur nos pas et de nous diriger rapidement vers la sortie, bien qu'entre temps ma torche eût repris de son éclat...

Quand nous nous retrouvâmes à l'air libre, plus tôt que nous ne l'avions pensé, et que, dans l'amicale lumière du soleil, nous revînmes à Saint-Maurice, papa, qui jusque-là n'avait pas desserré les dents, me dit :

« — Ce qui s'est passé dans cette froide caverne pour que ma torche s'éteignît subitement, voilà qui est et demeurera toujours pour moi une énigme ! Eussions-nous tout de même poursuivi notre exploration et fussions-nous arrivés au lac, quant à moi je n'en aurais plus eu de joie. Ce misérable contretemps m'avait gâté tout le plaisir.

— Et pourtant, repris-je, à nouveau emporté intérieurement par la déception de notre retour si rapide, je regrette que nous n'ayons pas au moins essayé de rallumer ta torche à la mienne.

— Il n'eût manqué plus que cela ! protesta mon père ; au contraire, je pourrais parier cent contre un que cette tentative n'eût pas abouti : tout au plus en aurions-nous assez fait pour éteindre ta propre torche, et alors, adieu, beau paysage ! »

Avec ces derniers mots mon père me parut enfin s'accommoder de la contrariété que nous avions subie. En effet, quand, détendus par la marche, nous nous assîmes dans le jardin d'un hôtel proche de la Gare de Saint-Maurice, face à une bière mousseuse, et que nous eûmes trinqué amicalement, papa déclara : « — Nous avons bien mérité ce rafraîchissement, après notre fâcheuse aventure ! D'ailleurs, rassure-toi. Cette promenade m'a tout de même diverti... ». Il ajoutera un peu plus tard, alors que nous devisions sur le quai en attendant le train pour Genève : « — Retiens encore ceci : en une pareille affaire comme en tout ce que nous entreprenons, quand une mésaventure vient contrarier nos desseins, il nous est donné le plus souvent de ne garder finalement en mémoire que les aspects agréables de l'événement. Et puis, ces contrariétés n'ont-elles pas aussi leur bon côté ? »

Ainsi, la visite de mon père s'était terminée harmonieusement et quand, maintenant, je me reporte à cette seconde visite de la « Grotte aux Fées », j'y trouve un agrément non moins vif qu'à la première...

(A suivre.)

Josi

MAGG